

## **Le regard du vainqueur**

**Par Mohamed Nachet**

S'il est une occasion pour les Marocains d'être ponctuels, c'est lorsqu'ils ont un rendez-vous pour déposer une demande de visa. Ils sont prêts à passer la nuit devant les consulats pour ne pas le manquer. Le jour J, l'adrénaline est sécrétée en grosse quantité et des sillons de sueurs sont visibles sur les visages et les cous de tous les demandeurs présents sur place.

Ce jeudi matin, je fais partie de la file d'attente, une demi-heure avant le rendez-vous. D'une stérilité infinie, les discussions tournent uniquement autour des papiers à produire, de l'expérience d'autres gens ayant eu leur visa ou déboutés. Elles vont bon train et tout le monde y met du sien. Comme devant Allah, les inégalités sociales se résorbent : s'y mêlent des hauts cadres de l'Etat, des universitaires, des gens de conditions sociales moyennes, des étudiants, des retraités, etc. C'est aussi une forme de thérapie pour les personnes réservées ou timides. Les langues se délient facilement et une ambiance de spontanéité gagne tout le monde. C'est une dure épreuve que chacun vit et en parler apporte un apaisement psychologique.

Dans cette file d'attente, hantés par la peur d'oublier ou de perdre un document, les gens vérifient et revérifient leurs dossiers. Ils n'hésitent pas à les montrer aux autres, à vérifier avec eux les pièces constitutives pour avoir leur avis et leur appréciation rassurante. Le doute persiste chez tout un chacun bien que le dossier soit complet. Sur le site internet du Consulat de France, on peut lire que le visa n'est pas acquis même si aucune pièce ne manque au dossier ! Ce n'est donc pas du tout rassurant. Cette situation me rappelle certaines croyances de la tradition musulmane selon lesquelles, bien que l'on craigne Dieu et fasse tout ce qu'il exige dans son Livre saint, l'accès au paradis ne nous est pas acquis. Quand une pièce manque au dossier, cela peut être assimilé à un péché qui nous éloigne du paradis séculier, qui est le visa. Et, par les temps qui courent, avoir un passeport vert, c'est un péché originel !

Tel un champ magnétique, cet endroit, dès qu'on y pose les pieds, provoque en nous le même genre d'appréhensions. Bien qu'ayant vécu des années en France, voyant les visages pâles et livides des gens, comme s'ils attendaient un verdict divin, je ne suis pas épargné par ce sentiment d'appréhension. Entraîné dans cette folie (de la foule) ambiante, je me trouve en train de vérifier et revérifier mon fagot de documents pour m'assurer que je n'ai rien oublié, rien perdu. A un moment donné, je commence à rêvasser tout en restant attentif au contexte. Je pense à ces dossiers que l'on prépare pour passer le concours d'habilitation : un dossier scientifique. Et tout à coup cette pensée me ramène au livre de Stefan Zweig sur le joueur d'échecs : on consacre et on vénère des champions qui passent leur temps à s'occuper d'une surface composée de soixante-quatre cases

noires et blanches. La futilité de cette activité cérébrale n'est pas sans analogie avec la futilité d'une demande de visa : constituer le dossier, produire des pièces originales et leurs photocopies, prendre un rendez-vous, faire la queue. Cette futilité frôle l'absurde quand, pendant toute une matinée, la discussion ne tourne qu'autour des pièces à fournir, le format des photos, le certificat d'hébergement ou le type d'assurance à prendre.

Taraudé par la peur qu'aux alentours du Consulat les pick pockets rodent pour saisir leur chance (razk), je surveille fermement mes poches. Et dès que quelqu'un s'approche étroitement de moi, j'essaie de bouger dans l'intention de garder une distance de sécurité. Ces désagréments s'ajoutent à mon caractère naturel d'agoraphobe : je sens mon cœur battre la chamade et tout mon corps est en nage. A un moment donné, je suis sur le point de tout abandonner.

A 8 heures, les portes du Consulat s'ouvrent. Les deux agents de police marocains, en uniformes, maigres comme des clous, postés devant les portes d'entrée, surveillent, l'air détendu et même distrait, le mouvement des gens. Tout en sirotant leur café au lait matinal, ils tirent à grandes bouffées sur leurs cigarettes. D'habitude, les agents marocains sont hargneux, mais dans cet endroit, ils sont plutôt calmes et polis. C'est peut-être l'effet des caméras de surveillance du Consulat qui sont braquées sur tout ce qui bouge devant cette bâtisse.

L'accueil est nettement meilleur par rapport aux années précédentes. La sélection numérique a fait son effet : ne prétendent obtenir un visa que ceux qui sont capables d'avoir accès aux nouvelles technologies. D'autant plus que les frais à payer, quel que soit le résultat de la demande, sont très dissuasifs. Ainsi, le système de rendez-vous a profondément endigué le flot –et le flou– de populations qui campaient ou déambulaient dans ces lieux. Les bandes de rabatteurs de demandeurs de visa, mal informés ou complètement désorientés, ont pratiquement disparu. Désormais, des vigiles et portiers marocains font apparemment leur travail en toute transparence, vérifiant les passeports et les rendez-vous pris. Ils indiquent aussi le couloir à prendre pour atterrir devant la caisse, la première étape de cette traversée du désert.

A l'intérieur de la bâtisse, c'est un cadre agréable et climatisé qui contraste avec la laideur urbanistique du dehors, l'agressivité de la rue et la chaleur de l'été, où rien n'abrite contre le soleil : que du béton ! Devant la caisse, profil bas, on apprend la deuxième leçon après celle d'être ponctuel : faire la queue et attendre son tour ; on a du mal au départ, mais on s'y met rapidement – on apprend vite, bien sûr ! Les gens sont très calmes mais ont l'air perturbé. Ils s'acquittent des frais du visa sans être sûr de l'obtenir. Je suis à la sixième place devant la caisse. Je me raisonne, je relâche le ventre et d'autres parties de mon corps, comme on m'a appris à le faire dans les cours de Yoga, et je me calme : avoir le visa ou ne pas l'avoir ce n'est pas du tout un problème. J'ai un programme à l'étranger pour

mes vacances qui risque de tomber à l'eau en cas de refus de visa, mais ce n'est pas grave, j'ai déjà un programme alternatif au Maroc (Ce sont mes professeurs français qui m'ont appris la règle d'or, à savoir, de ne jamais mettre tous ses œufs dans le même panier). Je vais donc essayer d'observer avec détachement l'absurdité de ce parcours de combattant à travers l'expérience de ces demandeurs et la mienne.

Derrière un guichet vitré, trône une jeune femme brune dont les traits pourraient difficilement s'apparenter à ceux de ses ancêtres les Gaulois. L'air très imbu de sa personne, elle jette un regard de vainqueur sur ces passeports verts, comme si la dignité humaine était à géométrie variable. Mais le maître ne peut exister que par l'existence de l'esclave. Sa communication avec les demandeurs de visa se réduit à trois mots : touriste ? Longue durée ? Les frais sont bien entendu variables en fonction du type de visa sollicité - selon quel critère ? Allah seul le sait, lui l'omniscient !

Devant la caisse, se présente un homme d'un certain âge, la jeune femme lui pose les mêmes questions.

-Touriste ou longue durée ?

L'homme perdu dans ses papiers ne comprend rien à la question. Des personnes de la file qui suivent religieusement la scène - il n'y a pas d'autre chose à regarder, et la concentration sur le sujet atteint son maximum - essaient de lui traduire ou de lui souffler la réponse. Mais le bonhomme répond à sa manière :

- Ghadi and banti (je vais chez ma fille).

La caissière revient à la charge. Elle lui assène encore la même question. Le bonhomme marmonne quelque chose d'inaudible. "Voilà un homme qui a échappé aux filtres de la sélection numérique", me-dis-je quand, tout à coup, la caissière se lève et commence à appeler à haute voix, avec un "h" aspiré :

-Haaaaamed !

Ces gens qui font la queue ne sont pas fiables, il n'est donc pas indiqué de leur adresser la parole (faire confiance aux gens, c'est les élever !). Après quelques secondes, un vigile marocain se présente pour questionner le bonhomme et répond à sa place, sans construire de phrase :

- Touriste...

- Aatiha laflouss (donne-lui l'argent), 680 dhs, lui intime le vigile en se retirant rapidement.

Quatre autres personnes se présentent à la caisse et règlent les frais du visa, en toute discrétion. Arrive ensuite le tour d'une femme blonde, solide mais a l'air d'une lionne fatiguée. Son mari, apparemment malade,

s'est assis en compagnie de son fils, un adolescent de 13-14 ans, à quelques mètres de la caisse, dans la salle d'attente. Elle présente les trois passeports et répond "touriste" à la question de la caissière.

- 2040 dhs, dit cette dernière.
- Mon mari est professeur de français, répond la dame.
- Il me faut la décision de nomination. Il me faut aussi une attestation du doyen.
- Mon mari travaille dans un CPR, voilà l'attestation de travail.
- C'est quoi un CPR ? questionne la caissière.
- C'est un , un, un....

C'est normal, pour la caissière, le CPR, ce n'est pas Koh lanta, sa série télévisée préférée. La "lionne", se sentant vaincue, appelle son mari à la rescousse. Ce dernier arrive en traînant péniblement les pieds. Le garçon suit son père à son tour et tous les trois se postent devant la caisse, leur espoir suspendu aux lèvres de la caissière.

- C'est quoi le CPR ? questionne à nouveau la caissière.
- C'est le Centre Pédagogique Régional.
- C'est un lycée ? En tout cas il me faut l'attestation du Doyen si vous voulez bénéficier d'une exemption des frais du visa.
- Mais madame, dit le mari, on a un directeur au CPR et non un doyen. Et vous avez là, entre les mains, l'attestation de travail signée par le directeur. C'est ce que j'ai toujours fait.
- Les autres fois, "j'étais" pas là Monsieur. Il me la faut avant que j'encaisse....
- Mais, madame, on est venu de Fès, on ne peut l'avoir ni tout de suite ni aujourd'hui.
- Allez déposer votre dossier à Fès... Attendez que je voie avec le chef.

Cette femme est vraiment déconnectée de la réalité, me dis-je. Visiblement, elle a pris l'habitude de cliquer sur une touche par laquelle le monde réel, comme le monde virtuel, est facilement accessible. Elle ignore que pour reprendre un autre rendez-vous, il faut attendre encore deux mois.

Le temps de la consultation de son chef – invisible- est très bref, il ne dure pas plus de quinze secondes. Elle revient pour prononcer son verdict :

- C'est pas possible.....
- La "lionne", blessée, regarde son mari, le visage décomposé. De la sueur parcourt son visage à grande gouttes.
- Ma ândna ma ndirou (rien à faire, on paie), lui lance-t-elle.
- Elle sort son portefeuille et règle la somme exigée. La première défaite sur le chemin de la gloire : le visa. Un silence de mort s'installe dans la

famille : un professeur de français, croyant bénéficier de quelques privilèges du fait qu'il œuvre à promouvoir la francophonie, offensé par une caissière qui ne sait même pas ce que signifie le CPR, alors que, quelques années auparavant, des Français y enseignaient !

Tous les trois, me libérant la voie, se dirigent vers la salle d'attente, en attendant qu'on les appelle au guichet pour présenter leurs documents. J'avance devant la caisse, présente mon passeport et réponds à la fameuse formule –touriste ou long séjour ?- comme tout le monde. C'est trop rapide, je suis déçu. J'aurais bien aimé qu'un incident se produise, que je puisse juste méditer cet absurdité que certaines personnes érigent en certitude : croire qu'elles sont infaillibles !

Tous ces services mobilisés, des arsenaux juridiques étoffés, du temps perdu, de l'argent dépensé, des espoirs bâtis puis balayés, des illusions entretenues, etc., toute une intelligence humaine se réduisant à trier des papiers, examiner leur authenticité, lire des formulaires qui renseignent sur les dates et lieux de naissance, les lieux de destination, le nombre de jours demandés, etc. ! Une activité cérébrale qui se focalise uniquement sur des détails répétitifs finit par limiter son horizon. Ce travail s'apparente à certaines prières mécaniques où le but n'est pas la purification de l'âme, mais juste de s'astreindre à un quelconque ordre divin : l'accomplissement d'un devoir, dit-on. Sans profondeur, cet accomplissement n'est pas synonyme d'épanouissement. Le terme de "clerc work", sied parfaitement à cette situation. L'art de lire des formulaires n'aboutit à aucune trouvaille et ne laisse aucune œuvre !

Une fois réglés les frais du visa ( la roulette russe en quelque sorte : paie à tes risques et périls !), j'ai un numéro. Je me dirige vers une salle d'attente où une télévision allumée, branchée sur des chaînes françaises, nous donne déjà un avant goût de l'Europe. Elle est inévitable pour quelqu'un, comme moi, qui est allergique au petit écran. La salle est climatisée mais tout le monde transpire à flots. La famille de la lionne blessée s'est réunie, silencieuse mais les yeux hagards. Les vigiles s'agitent entre les guichets et appellent par ordre numérique les personnes dont le tour arrive.

Que peut-il bien se passer dans la tête de ces personnes qui attendent ? me demandé-je. Tout à coup, l'idée que la plupart d'entre elles, notamment les femmes, quand elles sont confrontées à ce genre d'épreuve, cherchent l'appui d'un fqih spécialisé dans les amulettes et les talismans. Ces choses sont faites de manière à ce que l'ennemi, l'adversaire, le concurrent ou celui qui détient les clés d'une affaire soit aveuglé. La superstition est courante au Maroc. Quelques années en arrière, ma copine m'avait procuré "une main de Fatma" en me disant que c'était un porte-chance. Depuis, je la garde précieusement dans mes tiroirs. Toutefois, ce matin-là,

l'idée d'y jeter un coup d'œil ou même de m'en munir ne m'a pas traversé l'esprit.

Ces amulettes et talismans ne sont pas les seuls à faciliter les affaires. La lecture de certains versets coraniques aurait un effet facilitateur des démarches, comme celles relatives au visa. Je me rappelle, à ce sujet qu'une étudiante qui s'était présentée devant moi pour une épreuve orale, avait les lèvres qui bougeaient avant de répondre. En fait, elle récitait le verset de la « Chaise ». Malheureusement, malgré cette précaution, elle n'avait eu que 03/20.

Je commence alors à observer les lèvres des personnes présentes dans la salle d'attente. Tout le monde est absorbé, sauf deux enfants de bas âge qui gigotent et perturbent la sérénité des lieux. Or je ne peux déceler aucun indice de ce genre. Peut-être cette récitation se fait-elle devant le guichetier qui s'occupe du traitement du dossier, pour l'amener à de bons sentiments.

Mon tour arrive de présenter mes documents au guichet n°4. Je me lève, frustré de ne pas avoir assez de temps pour sonder davantage l'état psychologique de mes compatriotes. Je suis venu pour déposer une demande de visa, mais c'est tout autre chose qui m'intéresse maintenant. Arrivé devant le guichet, j'aperçois au loin une silhouette de femme élégante, un buste de championne de natation, fin de la quarantaine - je suppose-, qui se dirige vers le guichet. Elle s'assoit et me dit bonjour sans esquisser le moindre sourire. Je présente mon passeport, mais elle me dit :

- Donnez- moi tout !

« Donnez-moi tout » ! Cette expression résonne dans ma tête comme une fausse note dans ces lieux. Et comme il m'arrive d'être pervers dans ma tête comme avec les gens intimes, je pense que c'est au lit qu'on fait ce genre de demande, mais on ne se vouvoie pas ! Je réplique du tac au tac :

- Tout, tout ?

Elle ne se doute de rien, je suppose. Il n'est pas nécessaire d'être pervers pour donner une autre interprétation à cette expression. Elle affiche un air austère et sérieux. D'ailleurs, dans la mentalité coloniale, l'esclave ne doit jamais avoir de prétentions sexuelles sur son maître, et même fantasmer sur lui. On ne mélange pas les torchons et les serviettes ! Qui plus est, le fait que ces porteurs de passeports verts soient circoncis doit les rebuter encore plus ! Alors, je lui donne tout.

Elle me libère de mon fagot de papiers et, sans tarder, plonge dedans. Cela me permet de faire un peu de voyeurisme. Ainsi, je parcours des yeux son décolleté, ses cheveux, son torse, son visage. Malgré son âge, elle a l'air bien conservée, avec même une certaine sensualité, j'avoue. Elle est habillée en noir, ce qui sied impeccablement à la couleur de sa peau et de ses yeux.

Pendant un bon quart d'heure, elle ne lève pas les yeux : une concentration extrême. Me trouvant devant ce guichet à barrière vitrée, je me dis que cette dame, avec sa perspicacité, serait mieux dans une blouse blanche de biologiste. Je la verrais bien dans un laboratoire de recherche devant un microscope en train de traquer, d'identifier les spermatozoïdes qui seraient susceptibles d'être des demandeurs potentiels de visas et de les neutraliser. Ce ne serait pas impossible, car les ressortissants du tiers monde acceptent volontiers de donner leurs empreintes digitales. Et même dans le cas où on exigerait de produire des photographies des grains de beauté (ou de laideur) qui se trouvent sur leurs fesses, ils s'exécuteraient. Dans cette asymétrie, monde riche / monde pauvre, il n'est pas exclu qu'un jour on impose à ce dernier, en contre partie de compensations substantielles aux dictateurs qui le gouvernent, dans le cadre bien évidemment de la coopération nord-sud, que la procréation ne soit autorisée qu'après avoir soumis les spermatozoïdes des ressortissants du monde pauvre à ce genre de test.

Passer vingt minutes à décortiquer des dates, des chiffres de comptes bancaires, des signatures et des tampons, pour un passeport qui dispose encore de plusieurs visas en cours de validité – Canada, Suisse, Royaume – Uni, et plusieurs visas Schengen dont le dernier n'expire que deux jours après la présente demande - relève d'une métaphysique abrutissante.

Je suis parti dans ces acrobaties intellectuelles, entre le rêve et la réalité, quand, soudain, la dame me rappelle au monde du visa, pour me demander de poser les doigts sur l'appareil de prise des empreintes. Ce que je fais, sans hésitation. Deux minutes plus tard, elle me tend un bout de papier en me disant de venir récupérer mon passeport dans une semaine.

Le suspense fait parti de ce genre de travail. On ne fournit aucun indice de la nature du résultat qui va suivre, ce qui donne un aspect de mystère au visa. Ce n'est pas seulement la Grèce antique qui avait ses mythologies, ses dieux et ses oracles. On n'a pas non plus le droit d'être rationnel, car bien que le dossier soit complet, on n'est pas sûr d'obtenir gain de cause. Ainsi, une main invisible – celle d'Allah, peut-être – intervient probablement dans cette affaire. Remarque, me-dis-je, un délai d'une semaine me permettra de me procurer l'eau sainte – et miraculeuse - (zamzem) et d'asperger les portes d'entrée du Consulat, pendant la nuit, afin de conjurer le mauvais sort (laâkass).

A peine sorti de cette bâtisse, je vois la famille du professeur désemparée, le mari assis sur le trottoir en plein soleil, l'épouse en pleurs. Ils sont entourés d'hommes et de femmes qui leur parlent à voix inaudible. Je comprends que la lionne a été définitivement vaincue.